L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 93 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS
DIMANCHE, 15 DECEMBRE 1889.

LA VIE MILITAIRE.

Le statue de Bizon.—Le sergent Triaire.—Surprise d'El Arisch en 1799.—Désorganisation de l'armée d'Egypte.—Tableau d'une partie de la campagne.—Acte d'héroïsme du sergent Triaire. La mansuétude du Vizir.—La statue de Triaire.—Le cœur d'soldat du marquis de Montcalm.—Fausse de Cerro et le camp d'Helfaut.—Masséna et le maréchal Canrobert.—Réparation tardive.

Sur une des places publiques de la ville de Lorient s'élève la statue d'un jeune officier de marine qui, une mèche à la main, semble s'apprêter à mettre le feu à des barils de poudre. Cet officier est Pascalque Bizson, dont la mort héroïque, célébrée dans la Restauration par les poètes, les peintres et les sculpteurs, n'est plus guère connue aujourd'hui qu'à l'état de légende. L'histoire vaut cependant la peine d'être rappelée dans toes ses détails. Un brick pirate grec, le *Panayoti*, avait fait prise sur les côtes de Syrie; son équipage, moins six hommes, fut transporté à bord de la frégate la *Magicienne*, et le *Panayoti* fut placé avec quinze marins français sous le commandement de l'enseigne Bizson, pour aller de concert avec la *Magicienne* et rallier l'escadre du contre-amiral de Rigny. Un coup de vent sépara le brick de la frégate et Bizson fut obligé de mouiller dans une petite baie de l'île de Stampali (Archipel); deux des corsaires restés à bord parvinrent à s'échapper et Bizson prévit nécessité le sort dont il était menacé. En effet, quatre heures après, deux grands navires, portant chacun 70 hommes à bord, cinglaient à toute vitesse pour enlever le *Panayoti*. Debout sur le beaupré, Bizson ordonne à ses marins de tirer sur ces navires, qui répondent par une vive fusillade et abordent le brick sur deux pointe: Neuf Français succombent, et les autres ne peuvent empêcher une trentaine de Grecs de se répandre sur le pont: le pilote Trémentin se défendait énergiquement à tribord. Bizson lui ordonne de faire se jeter à la mer les marins survivants, et lui serrant la main: "Adieu! pilote, lui dit-il, je vais tout finir." Il tenait en ce moment une mèche cachée dans la main gauche et, dépassant le pont de la moitié du corps, il se trouvait au-dessus des poudres.... Peu après le brick sautait. Trémentin, lancé en l'air par l'explosion, retombait sur le rivage le corps meurtri et le pied fracassé. Quatre matelots français qui, sur son ordre, s'étaient jetés à la mer, arrivèrent à terre sans blessures graves. Le lendemain matin on aperçut sur le rivage les corps de trois Français, dont celui de Bizson, entourés par les cadavres de soixante-dix pirates.

Si j'ai rappelé ce fait, qui ne concerne que l'armée de mer et qui semble, par conséquent, devoir échapper à ma compétence, c'est que l'armée de terre a eu aussi un Bizson auquel, après quatre-vingt-dix ans d'oubli, il est question aujourd'hui d'élever une statue. Pierre Triaire, ce héros inconnu, était né le 17 octobre 1771 au Vigan, patrie du chevalier d'Assas, qui s'immortalisa par son dévouement au combat de Clostercamp. Engagé au régiment de Bourgogne en 1789, Pierre Triaire s'était distingué au siège de Toulon. En montant, le 30 novembre 1793, à l'assaut du fort de Malbousquet, il parvint au sommet de l'échelle, il fut renversé d'un coup d'écouvillon et tomba dans le fossé, d'où il se releva aussitôt pour revenir à la charge et arborer le drapeau tricolore sur le fort conquis. Il fit ensuite partie de la 1re division de l'armée d'Italie et occupa sur le champ de bataille de Castiglione, avec plusieurs de ses camarades, une redoute abandonnée, dont ils servirent les pièces, contenant l'ennemi pendant deux heures. Fait alors sergent des canonniers de sa demi-brigade, il fut compris dans le corps expéditionnaire d'Egypte, assista à la bataille des Pyramides et à la prise du Caire. Il faisait partie de la garnison du fort d'El Arisch, sur les frontières du désert de Syrie, lorsque ce fort fut attaqué par l'armée turque au mois de novembre 1799. Pour bien comprendre les faits dont le récit va suivre, il est nécessaire de connaître la situation de l'armée d'Egypte et celle du fort d'El Arisch en particulier.

A la nouvelle des événements graves qui s'étaient passés en Europe, Bonaparte, commandant en chef de l'armée d'Egypte, s'était embarqué pour la France, laissant le commandement à Kléber, avec qui il n'eut même pas le temps de conférer de vive voix et auquel il ne put transmettre ses instructions que par écrit. Déjà frondeur par caractère et mécontent de sa nature, séduit au contraire par l'ascendant de l'administrateur Poussielgue et du général Dugua, furieux du manque de confiance que leur avait témoigné Bonaparte, Kléber se laissa aller à des propos violents qui atteignaient profondément le moral de l'armée. Désireux avant tout de rentrer à son tour en France, et s'exagérant les forces avec lesquelles les Turcs et les Anglais cherchaient à envahir l'Egypte, il entra en négociation avec eux dans le but d'obtenir le rembarquement de ses troupes. Pendant ces négociations, dont il avait chargé le général Desaix, s'entamaient avec lenteur, la pacha turc et le colonel anglais Douglas qui l'accompagnait, cherchaient à frapper un grand coup s'emparant du fort d'El Arisch qui était comme la *clef* de l'Egypte pour un ennemi venant de Syrie. La place était forte, la garnison nombreuse, son chef, le commandant Cazals, chef de bataillon du génie, était plein d'énergie. Pour venir à bout de l'entreprise, on eut recours à la trahison, quelque un armistice vint d'être conclu. Un émigré, ancien soldat du régiment de Limousin, dont proyenait une partie de la garnison (84e demi-brigade) fut chargé de faire le coup. Il choisit parmi les prisonniers, que les Turcs avaient entre les mains, un vieux caporal de cette 84e qui, à force d'argent, d'eau-de-vie, de caresses et d'argent, gagnait en lui tous les scrupules qui l'empêchaient de se faire son instrument. Il ne fit alors aucune confidence, envoyé par le chef de l'armée turque et fut très bien reçu par le commandant du fort, qui lui envoya une tente et des rafraîchissements. Toutefois, après avoir pris connaissance des lettres que lui apportait cet émigré, le commandant Cazals rompit toute relation avec lui et lui intima l'ordre de se retirer. Il consigna en même temps la garnison, mais il était trop tard. Pendant ces pourparlers, le vieux caporal s'était glissé parmi les postes français, montrait les pièces d'argent qu'il avait reçues, faisant valoir les bons traitements dont lui et ses camarades de captivité étaient l'objet et se vantant de la garantie qui lui était assurée de rentrer prochainement en France. Lors donc que l'ennemi se donna l'échelle, il fut renversé d'un coup d'écouvillon et tomba dans le fossé, d'où il se releva aussitôt pour revenir à la charge et arborer le drapeau tricolore sur le fort conquis. Il fit ensuite partie de la 1re division de l'armée d'Italie et occupa sur le champ de bataille de Castiglione, avec plusieurs de ses camarades, une redoute abandonnée, dont ils servirent les pièces, contenant l'ennemi pendant deux heures. Fait alors sergent des canonniers de sa demi-brigade, il fut compris dans le corps expéditionnaire d'Egypte, assista à la bataille des Pyramides et à la prise du Caire. Il faisait partie de la garnison du fort d'El Arisch, sur les frontières du désert de Syrie, lorsque ce fort fut attaqué par l'armée turque au mois de novembre 1799. Pour bien comprendre les faits dont le récit va suivre, il est nécessaire de connaître la situation de l'armée d'Egypte et celle du fort d'El Arisch en particulier.

A la nouvelle des événements graves qui s'étaient passés en Europe, Bonaparte, commandant en chef de l'armée d'Egypte, s'était embarqué pour la France, laissant le commandement à Kléber, avec qui il n'eut même pas le temps de conférer de vive voix et auquel il ne put transmettre ses instructions que par écrit. Déjà frondeur par caractère et mécontent de sa nature, séduit au contraire par l'ascendant de l'administrateur Poussielgue et du général Dugua, furieux du manque de confiance que leur avait témoigné Bonaparte, Kléber se laissa aller à des propos violents qui atteignaient profondément le moral de l'armée. Désireux avant tout de rentrer à son tour en France, et s'exagérant les forces avec lesquelles les Turcs et les Anglais cherchaient à envahir l'Egypte, il entra en négociation avec eux dans le but d'obtenir le rembarquement de ses troupes. Pendant ces négociations, dont il avait chargé le général Desaix, s'entamaient avec lenteur, le